

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

L'ETUDIANT

RELIGION, SCIENCES et LETTRES.

F. A. BAILLAIRGÉ, P^{TR}E - - - DIRECTEUR.

SOMMAIRE :

Conférence sur la question ouvrière (Bibliographie)

F. A. Baillairgé, p^{tr}e

Les tragédies romaines de Corneille et l'éducation classique

A. Gaudetroy.

Léon XIII et l'étude de l'Économie Politique par la jeunesse chrétienne

Léonidas

SUPPLEMENT

L'ACTION DE LA JEUNESSE CATHOLIQUE (discours)

Mgr d'Hubst

LA BERNICA (poésie)

Le Comte de Liste

Le R. P. Gaffre, O. P., donnera sa conférence sur Christophe Colomb, au Collège Joliette, le 27 au soir. Il y aura chant et comédie.

Castle & Fils

Vitreux d'Eglises, Personnages et Tableaux. Cristalle et Mosaic.

RÉFÉRENCES :

Basilique, Son Eminence Card. Tachereau Couvents du Sacré C., Montréal et Halifax
Eglise, Ste-Thérèse, P. Q. Sa Gdr Mgr Otto. Zarditti, Milwaukee, Wis.
" Buckingham, P. Q. Rvy. M. Boissonneault, curé, St-Johnsbury, Vt.
" Ste-Brigitte, Ottawa, Ont. Eglise Joliette, Québec.

ET PLUSIEURS AUTRES.

Agents de JOHN TAYLOR & Cie, Angleterre

Fondeurs de cloches d'Eglises

Célèbres auteurs de la cloche dite, "Great Paul" (pesant 37,000 livres) de la Cathédrale St-Paul à Londres, Angleterre.

20 RUE UNIVERSITE, MONTREAL, 20

— ABONNEMENT —

\$1.00

PAR AN.



— UN NUMÉRO, 2 CTS —

Les abonnements

datent du 1er janvier.

ON SABONNE A JOLIETTE, P. Q., CANADA

(BIBLIOGRAPHIE)

Conférences sur la Question ouvrière, par le R. P. GOMET, O.-M. I-.

Nous n'avons lu que la première de ces conférences : *existence et cause de la question ouvrière*. Il y a une question "ouvrière" qui est la grande question "sociale" du jour. — En plein christianisme, l'humanité a dévié du droit sentier tracé par l'Évangile. En déviant l'humanité c'est comme brisée : d'un côté des affamés qui crient, de l'autre des jouisseurs.

L'affamé qui veut jouir, et qui ne voit pas Dieu, veut de l'or pour satisfaire sa cupidité. De là, lutte contre les riches ; de là, les plaintes, les grèves, la dynamite.

L'organisation du travail dans la grande industrie tue la petite industrie et matérialise l'homme, ce qui augmente le mal.

La concurrence, dans la grande

industrie, met la misère à son comble.

Il faut lutter pour le bon marché ; il faut donc abaisser les salaires, faire travailler les femmes et les enfants, 8 heures 10 heures, le jour et la nuit.

Le R. P. Gobiet met beaucoup de savoir et d'activité dans son travail.

On lira avec plaisir ces pages — qui ne sont pas endormies du tout — et qui nous mettent au fait de la géographie sociale contemporaine.

Nous aurons l'occasion de revenir sur cette brochure

Dans une préface à cet ouvrage, le R P Fillâtre note avec raison qu'il faut, en Canada, s'occuper de la question sociale, parce que certains abus n'y sont pas inconnus et parce qu'il vaut mieux prévenir le mal que de l'attendre, pour le combattre

F. A. B-

"German Syrup"

Pour la Gorge et les Poumons.

HEMMORRAGIE

J'ai été malade cinq années durant, sous les soins des meilleurs médecins. J'ai pris une dose avec une confiance bien partagée. Le premier résultat fut aussitôt un sommeil facile. Ce n'est qu'après un jour que j'eus une nouvelle et légère hémorragie. Trois jours après, il n'y avait plus trace de sang et mes forces commençaient à revenir. Le quatrième jour, je pus me lever et prendre une nourriture solide, ce qui ne m'était pas arrivé depuis deux mois. Depuis j'ai continué à prendre des forces, et je puis sans fatigue, rôder dans la maison. On s'attendait à ma mort de jour en jour, aussi ma guérison fut-elle un grand sujet de surprise.

Donc point de doute sur l'efficacité du German Syrup qui me soulage à la première dose !

J. R. LONGHEAD,
Adelaide, Australia.

LÉON XIII et l'ETUDE de l'ECONOMIE POLITIQUE par la JEUNESSE CHRÉTIENNE

Au dernier concile de Gènes, on a manifesté le désir d'un plus grand développement des études sociales, et de la fondation d'une revue des questions sociales.

Mgr Callegari, évêque de Padoue ayant communiqué au Pape les vœux du congrès, le Pape lui a répondu :

“ Ce que vous Nous écrivez, au sujet du vœu émis par le congrès de Gènes de publier une sorte de commentaire périodique qui, traitant les sciences sociales, soit le propagateur et le défenseur de la saine doctrine, telle qu'elle émane à l'appui de ces sciences, de la vérité catholique, Nous ne pouvons moins faire que de l'approuver hautement ; que si cela est réalisé avec la doctrine et le soin voulus, Nous l'aurons pour très agréable et Nous en serons grandement réjoui. En effet, Nous considérons cette œuvre comme excellente en soi, comme répondant on ne peut mieux aux nécessités présentes et aux désirs des jeunes gens qui veulent être instruits dans les sciences sociales.”

On nous dit, dans tel et tel canton : mais, monsieur, il n'y a point de place dans nos programmes pour l'économie politique.

S'il n'y a point de place, qu'on en fasse de la place, c'est bien simple.

Lorsqu'une étude s'impose, et devient de première importance, on retranche sur une étude de seconde importance, et tout s'arrange.

Ne peut-on pas prendre par exemple une demi-heure par semaine, sur le temps consacré à la chimie ? Est-ce en vain que nous avons obtenu la liberté de programme sur cette matière ? LÉONIDAS.

Le R. P. Gaffre, O. P. donnera sa conférence sur Christophe Colomb, au Collège Joliette, le 27 décembre au soir. On exécutera plusieurs morceaux des chœurs de l'ode symphonie ; Christophe Colomb, et une comédie en deux actes.

EUROPE

ITALIE. — A Gènes, deux congrès : le 1er présidé par 16 archevêques ou évêques pour le développement des œuvres de religion par l'enseignement et par la presse ; le second sur les questions sociales.

IRLANDE. — A l'avenir les écoles primaires catholiques auront leur part des subventions officielles.

ANGLETERRE. — Mgr Vaughan fonde une société de polémique théologique et historique. On en attend beaucoup pour la destruction de bien des préjugés.

PORTUGAL. — Formation d'un centre politico catholique.

ESPAGNE. — Troisième congrès catholique à Séville ; 38 mémoires y ont été déposés. On y a affirmé fortement le vœu d'une souveraineté temporelle du Pape.

LA Russie. — “ Messieurs les Turcs, vous êtes bien trop complaisants pour les Bulgares”.

La Porte a répondu que ses intentions n'étaient point hostiles à l'égard de la Russie.

ALLEMAGNE. — On parle beaucoup d'une organisation plus complète de l'armée.

Restauration de l'Eglise de Wittenberg, premier témoin de la révolte de Luther. Guillaume II avait invité tous les princes luthériens, pour l'occasion.

Les TRAGÉDIES ROMAINES de CORNEILLE et l'ÉDUCATION
CLASSIQUE
(POUR la L'ÉTUDIANT)

Richelieu avait raison sur toute la ligne : en littérature comme en politique, Corneille n'avait pas l'esprit de suite. A peine a-t-il posé le pied en Espagne pour composer le Cid qu'il remonte emprunter à l'antiquité romaine ses deux tragédies des Horaces et de Cinna. S'il faut en croire Ste Beuve, cette brusque volte-face a été une décadence également funeste au génie du poète et aux destinées de notre poésie française. L'examen approfondi de cette opinion appelle et justifie un avant-propos à l'étude des deux principales tragédies romaines de Corneille.

Et d'abord, de quel droit demander compte à un poète de son inspiration qui, semblable à l'Esprit de Dieu, "souffle où il lui plaît" ? si les Horaces et Cinna sont, comme nous le verrons, deux arbres au tronc robuste et aux fruits fortifiants, le vieux sol romain qui les a portés n'est pas moins généreux que la terre d'Espagne où a germé le Cid.

Mais il y a dans ces deux tragédies bien autre chose qu'un caprice inconscient. Le goût de Corneille, épuré et mûri, a reconnu la supériorité du génie romain et de ses œuvres en face de l'inspiration espagnole, chevaleresque et tendre, mais souvent creuse et déclamatoire. Cette transition soudaine accuse donc le triomphe définitif de la simplicité, de la grandeur et de la force, qualités maîtresses de notre poète et de ses nouveaux modèles. D'ailleurs, sa première éducation, son commerce avec les esprits supérieurs du XVII^e siècle, son étude du droit, cette science romaine par excellence, dont l'influence va être si visible dans ses œuvres, tout conspirait avec son génie véritable pour le ramener tôt ou tard dans sa voie. Mais c'est aussi par là qu'il a fait providentiellement rentrer le génie français dans celle d'une large et sage imitation de l'antiquité, qui est encore aujourd'hui, comme au XVII^e siècle, le gage et la sauvegarde de notre personnalité nationale autant que littéraire.

Pour le prouver, élargissons le débat et appelons le génie romain à venir défendre son droit de cité dans notre littérature. En nous préparant ainsi à mieux goûter les Horaces et Cinna, nous soulèverons, par surcroît, des questions d'une importance bien plus générale que la justification de Corneille.

Si contestable que soit son œuvre politique et sociale Rome païenne demeure, pour les âmes absolues et fortement trempées,

l'idéal du patriotisme, de la force et de la majesté. Avec les qualités de douceur, — d'élévation et de justice que lui a successivement infusées l'influence de la Grèce et au christianisme rien au monde n'est plus fécond pour notre siècle et pour notre pays, mis en péril par l'émiettement des idées et des forces, par l'énervement des caractères, que l'exemple de ce peuple marchant comme un seul homme à la domination et à l'unité en toutes choses.

Voilà pourquoi, la poésie romaine, expression idéalisée de tant de vertus et de hauts faits, me semble, malgré l'apparente infériorité de la forme, supérieure à celle de la Grèce. La muse hellénique, harmonieuse et tendre, surtout lorsqu'elle prend la lyre de Sophocle, de Sapho et d'Anacréon, ne s'élève jamais au-dessus du sentiment et de la passion. Ses chants ont leur source dans une sensibilité profonde, dans une imagination riche et brillante ; ce sont des mirages qui grossissent à distance les hommes et les événements, comme le peint à merveille cette boutade d'un romancier contemporain :

« Qu'était-ce que Sparte au temps de sa splendeur ? Une bourgade. Qu'était-ce qu'Athènes ? tout au plus une sous-préfecture. « Et pourtant, dans l'histoire, elles nous apparaissent comme des villes énormes. Voilà ce que le soleil en a fait ! »

Mais les poètes latins ont mis le sceau d'un génie plus profond et plus vigoureux dans les œuvres où ils ont chanté la religion, la guerre, la liberté et surtout la patrie romaine, dont l'image se détache avec un relief si proéminent dans leurs vers. Ne nous étonnons donc plus de les entendre se promettre l'immortalité, car tel est le privilège de la poésie de l'idée. Plus saisissante par l'austérité majesté des lignes, par la grandeur des images et par la peinture des événements et des caractères que par l'analyse du sentiment et des passions ou par la variété des couleurs, la poésie d'Ennius, de Lucrèce, d'Horace dans ses odes, de Lucain et de Sénèque manifeste, comme la foi, la philosophie et la science, — l'universel et l'absolu. C'est elle aussi qui anime d'un souffle plus puissant les œuvres de Corneille, âme élevée et forte plutôt que subtile et passionnée. C'est elle qui assure l'immortalité de ses tragédies comme des modèles qui les ont inspirées, au sein de toutes les civilisations, pour les préserver du vertige, au faite de leur grandeur, ou pour leur faire remonter, s'il en est temps encore, le versant de leur décadence. A ces titres et à d'autres aussi, Corneille et ses modèles

méritent donc un rôle prépondérant, sinon exclusif, dans la littérature et dans l'éducation nationale, chez tout peuple qui veut vivre et se survivre.

Former la langue pour la pensée, la pensée pour l'action morale, voilà bien, en effet, la mission de l'éducation. Elle doit, avant toute autre chose, enfanter des cœurs généreux et larges, des caractères fortement trempés, des esprits solides et capables de conceptions hautes et pures exprimées dans un langage clair, sobre et élevé.

Mais pour obtenir ces résultats, à quoi bon s'adresser à la culture gréco-romaine ? L'éducation française est-elle donc au-dessous de cette tâche et, d'autre part, la rivale qu'on lui oppose peut-elle nous donner une connaissance parfaite de notre langue et de notre littérature ? Ne vaut-il pas mieux étudier directement nos monuments nationaux et, sans aller plus loin, Corneille lui-même ? Non, car leur perfection est d'emprunt, notre langue et notre poésie ne datent que du XVII^e siècle, c'est-à-dire du jour où elles se sont arrachées, personnelles et vivantes, du sein de l'antiquité gréco-romaine où elles avaient pris naissance. — Or il s'en faut que la langue et la littérature de nos trois derniers siècles embrassent tout notre idiome et tous nos genres littéraires. Sans la connaissance du grec et du latin, toute la période de nos origines, qui va du IX^e au XVII^e siècle, reste une énigme indéchiffrable. Sans elle aussi, cette langue juridique, médicale, industrielle et scientifique dont nous sommes, à bon droit, aussi fiers que de nos découvertes modernes, est absolument inintelligible. Enfin, c'est en grec, c'est en latin que sont les monuments de notre foi, qui est celle « de la majorité des Français » ; le latin est et doit demeurer le voile à la foi discret et diaphane de son culte, l'organe immuable d'une doctrine immuable et de cette science divine, dont l'étude dépasse, mais favorise aussi celle de toutes les autres, j'en prends à témoin Newton, Leibnitz et monsieur de Metternich !

Quoi qu'il en soit, c'est au moins, dans un excès louable de patriotisme que certains esprits veulent bannir de l'éducation le grec et le latin, au profit exclusif de la langue nationale. D'autre part, il y a dans le Cid une inspiration catholique qui prélude à celle de Polyucte. Les intrigues de l'Espagne déjouées par la politique de Henri IV et son influence littéraire vaincue par le génie de Corneille n'étaient — qu'une réaction contre l'invasion protestante. Mais les monuments littéraires de l'Angleterre et de l'Allemagne,



auxquels les sectaires du nouvel enseignement moderne veulent assurer un rôle prépondérant, sont au même titre anti-catholiques et anti-français, comme aussi, par surcroît, absolument impropres à offrir les bases d'une culture littéraire parfaite. Ont-ils avec notre langue ces liens étroits de mère et de fille qui l'unissent au grec et au latin ? L'expérience ne prouve-t-elle pas, bien au contraire, que l'invasion chaque jour plus audacieuse des locutions, des idées et des mœurs étrangères est un perpétuel danger pour la pureté de notre langue, pour l'intégrité de nos traditions, de nos mœurs et pour notre nationalité même ? Avec le grec et le latin, idiomes de nations à jamais disparues, aucun péril de ce genre n'est à redouter ni pour notre foi, ni pour notre patriotisme, ni pour la liberté en général, dont l'idée, l'expression et le sentiment sont si larges et si vifs dans les chefs-d'œuvre de l'antiquité gréco-romaine. Leurs partisans ne songent-ils, comme on affecte de le craindre, qu'à les exploiter pour ressusciter des formes politiques démodées ? La Grèce et Rome ont passé par tous les régimes. Leur histoire et leur littérature nous en exposent avec une complète impartialité les organismes divers, les avantages et les inconvénients. D'ailleurs notre liberté individuelle et notre génie national sont assez énergiques pour réagir contre toute atteinte portée à leurs droits. Nous avons donc le choix en politique, tandis que l'hésitation n'est pas permise entre ces éducateurs de la jeunesse et les nouveaux maîtres qui ne sauraient, à aucun point de vue, les remplacer dignement.

Est-ce dans les broussailles de Shakespeare, dans les visions apocalyptiques de Dante, dans les rêveries de Schiller et de Goethe que nous trouvons la précision, la clarté, la force, la sobriété dans la pensée comme dans l'expression ? N'est-ce pas, au contraire, dans les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et romaine que brille avec un goût achevé, le beau sans scories, sans ombres et sans alliage ? N'est-ce pas là que l'idée et le sentiment se manifestent dans toute leur limpide clarté, dans toute leur ampleur et avec leur ardeur sagement contenue ? Voilà donc les maîtres irréprochables qui conviennent seuls au goût novice et inexpérimenté, à l'âme encore mal affermie de la jeunesse. Eux seuls peuvent y fixer les idées générales, bases et sauvegarde de la raison, y infuser les sentiments les plus doux et les plus forts, y développer et contenir à la fois les aspirations les plus universelles du cœur humain. Eux seuls, enfin, peuvent nous faire connaître cette belle langue française qu'ils ont

aidé nos pères à forger si claire, si forte en même temps que si gracieuse, en un mot, douée des qualités maîtresses qui en font, encore aujourd'hui, l'organe diplomatique et l'idiome préféré des nations européennes.

Descendons des sphères de la foi, du patriotisme et de l'éducation pure dans le domaine de la morale et de l'utilité pratiques. Sur ce terrain, peut-être pouvons-nous accorder davantage. Il faut le reconnaître, Shakespeare, Schiller et Goethe abonde en maximes et en conseils moraux qui ne le cèdent en rien à ceux des philosophes et des tragiques grecs et romains. D'autre part, Longus, Euripide et Virgile, ces « doucereux », (puisqu'ils ont formé Racine) Lucrèce, Tibulle et Juvénal ne sont pas moins dangereux que leurs rivaux anglo-saxons pour l'imagination et pour le cœur de la jeunesse. Enfin les langues modernes sont parlées par les peuples avec qui nous sommes en relations et en concurrence et elles ont, à notre époque, une importance industrielle et commerciale qu'il faut bien se garder de dédaigner. Dans une sphère plus haute, elles ont aussi produit des œuvres remarquables auxquelles convient à merveille l'éloge mêlé de blâme que décerne Horace aux satires de Lucilius :

Quum fluere lulentus, erat quod tollere posses.

Faisons donc étudier l'anglais et l'allemand à nos enfants. Mais gardons-nous de les mettre même au niveau de l'enseignement classique. Si Hinkelmann et Lessing, ces grands amateurs de l'antiquité, si Schiller, si Goethe, qui a dit : « Le romantique est la maladie et le classique, la santé », pouvaient se lever de leur tombe, comme ils protesteraient contre la prétention de les mettre au-dessus de ceux qu'ils ont humblement proclamé leurs modèles et leurs maîtres !

Cette digression, en apparence étrangère à notre sujet, nous ramène, au contraire, tout naturellement au poète des Horaces et de Cinna, qui a été le plus fidèle héritier et l'anneau le plus solide de cette tradition classique et française dont on veut rompre la chaîne. Elle nous autorise surtout à conclure que, loin d'être une décadence de notre poète et de notre poésie, les Horaces et Cinna sont, pour tous les deux, un point du départ, une ère nouvelle, comme l'étude critique de ces deux tragédies va nous en convaincre mieux encore !

A. GAUDEFROY.

Table de matières de la 8ième année de L'ETUDANT: 1892

Joliettensia	2, 16 bis, etc
Programme de l'Etudiant pour 1892	F. A. Baillairgé 1
Les derniers événements dans la Prov. de Québec	" " 3
A la chapelle (poésie)	J. A. Chagnon 4
A Paris	E. Piché, Ptre 5
L'hygiène : Définition. Notes historiques	A. Panneton, M.D. 6
Le mouvement intellectuel :	F. A. Baillairgé 8
Science : L'atome électrique	G. F. B. 14
A travers le monde :	F. A. B. 16
A Monsieur l'abbé R... (poésie)	A. Gaudefroy 17
Politique générale : Ce qui est vrai	F. B. Baillairgé 19
Mots d'esprit	C*** 21
Hygiène : Le sommeil	E F Panneton, M D. 22
Systèmes de numération : Douze contre dix, traduit du " Literary Digest " de New-York, par	G. F. Baillairgé 25
Mouvement Philosophique: Histoire de la philosophie du cardinal Gonzales.	Elie Blanc, ptre. 28
Le siècle de Corneille	A. Gaudefroy 33
Bibliographie : La Littérature et le Jeune homme; Le Panthéon canadien; Le cinquantième des Oblats; Canada ecclésiastique; L'Annuaire cathodique; Rapport de l'Ingénieur de la cité de Québec; Hoffman's catholic directory-	F. A. Baillairgé 32
A travers le monde : Canada; A l'Etranger.	" " " 37
J. A. Chagnon	F. A. Baillairgé 39
Philosophie : L'histoire et l'histoire de la philosophie	Giulio 42
Les immunités Ecclésiastiques : L'Eglise et l'Etat, article préliminaire	Romanus 50
Lettre du R. P. Angier au R. P. X.—Lettre de Mgr Gonthier-Soular au P. Angier	J. G. Boissonneault 52
Si je suis sincère ?	F. A. Baillairgé 53
Hommes et Choses	F. A. Baillairgé 54
Provinces de Québec, 1885 et 1892	J. J. F. 60
Nos défauts mignons	G. F. B. 61
Qu'est-ce que l'électricité ? (<i>Scientific American</i> traduction)	E.F. Panneton M.D. 66
L'hygiène de la toilette	
Bibliographie : Publication recommandées; Le R. P. Lucardaire et les jeunes gens; Mgr Langévin; Légendes du Nord Ouest; Manuel de Phototype; Conférences du R. P. Damen; Canadian Newspapers Directory;—Le clergé et les temps nouveaux. 67.—	65

Hommes et choses	F. A. Baillaigé	66
Mgr J. M. Emard	“ “	69
Trois poseurs dans un brouillard	E. Piché, ptre	71
Immunités ecclésiastiques : Ce que l'Etat doit à l'Eglise	Romanus	72
Hygiène de l'habitat	B.F. Panneton M.D.	82
Hommes et choses	F. A. Baillaigé	84
“ “	“ “	85
Joliettensia	H. M.	85
Bienvenue aux anciens élèves	F. A. B.	87
Le bon vieux temps	F. A. B.	87
Christophe Colomb	B. Brunel	89
Un mauvais tour	D. Ruthbau	91
Questions et réponses	F. A. B.	92
La vie de l'Heretite	F. A. B.	94
L'hygiène au réfectoire et en récréation	Dr Panneton	96
Preface du traité classique d'Economie politique de F. A. Baillaigé		103
Les immunités ecclésiastiques ; III Hiérarchie catholique et fondements des immunités	Romanus	109
Fêtes au Collège Joliette : Réunion des anciens élèves	F. A. Baillaigé	115
Fêtes religieuses à Valleyfield : Sacré de Mgr J. M. Emard	F. A. Baillaigé	118
Gens de peu de foi	“ “	125
Instruction publique : Un argument de la <i>Canada-Revue</i> ; Pas de confusion ; Un témoignage ; Enfants pauvres ; Exposition scolaire ; Chicago et nos maisons d'éducation	F. A. B.	126
Alexander Lashereau : Epigraphe	Chan. D. Frascarelli	127
Bibliographie : <i>La séparation de l'Eglise et de l'Etat</i> par Mgr Fèvre ; <i>Le Glameur</i> ; Publications récentes ; <i>Fêtes jubilaires</i> ; <i>Les Dominicains</i> par le R. P. Duchaussoy ; <i>A Practical Arithmetic</i> par M. Roy, ptre ; <i>Fleurs printanières</i> , par Madame Duval-Thibault ; <i>Éléments de Commerce</i> par le R. F. Sigebert	F. A. B.	129
Analyse du 3ème article de Romanus	“ “	131
Hiérarchie ecclésiastique et fondements des immunités (3ème article, révisé et augmenté)	Romanus	132
Hommes et choses. Rome ; Au Canada ; A l'étranger	F. A. B.	141
A travers la presse : Une finesse de la <i>Canada-Revue</i> ; Nos esprits forts ; Perfide ; Conclusion ridicule ; Un hélas de trop ; Réponse d'un protestant à la <i>Canada-Revue</i> ; Au <i>Canada d'Ottawa</i>	F. A. B.	144
A propos du traité d'Economie Politique de F. A. B. (Lettres)		148
Les événements récents, la Presse, et l'histoire : Cité du bien, cité du mal — Haine, Vengeance, Têtes sans cervelle — Rancune ou mauvaise digestion La défense	F. A. B.	143 bis
Hygiène : influenza — ongles polis — soins des cheveux	Dr J.	
Géographie : Le Grand Glacier Muir	N. Le Vasseur	148 bis

Christophe Colomb : 1er voyage, 2me voyage, 3me voyage, 4me voyage; localités qu'il décou- vrit; lieu de sa sépulture. Traduit du <i>Scientific American</i> par	G. F. Baillairgé	155
Instruction publique; Rapport des dernières séan- ces du comité catholique de l'instruction pu- blique	Paul de Cazes	149
Le Rev, F. Bourgeault, G.-V.	F. A. Baillairgé	165
Monseigneur Smeuldenrs	" "	166
Canada, nouvelles	" "	167
Joliettensia et Collegiana nova	" "	167
M. A. Filliartreault, du <i>Canada-Review</i> poursuivi par le rédacteur de <i>l'Étudiant</i>	F. A. B.	169 bis
Saint Asellus	" " "	170 bis
De par le monde : nouvelles		
L'Université Laval à Montréal et les éléments de sa nouvelle organisation	F. A. B.	171
Les immunités personnelles (Article 4ème)	Roumanus	172
Les collèges classiques à l'Union Catholique de Montréal	F. A. Baillairgé	179
Comment il faut étudier et apprécier Homère	A. Gaudefroy	180
Instruction secondaire : Etat de la question	F. A. Baillairgé	183
Mgr Bégin et l'Instruction secondaire	<i>Courrier du Canada</i>	185
Au delà (poésie..... <i>Ste-Cécile-Review</i>)	A. Lemoine	186
Bibliographie : Les Ursulines des Trois-Rivières ; A French Grammar; A l'Œuvre et à l'Épreu- ve; Statuts de Québec; Abrégé de la doc- trine chrétienne; Aux États-Unis et dans Ontario; Nouveau manuel du Précieux Sang; L'Ontaouais; Choléra; L'Enseignement Primaire; L'Empire	F. A. Baillairgé	187
Traité d'Économie politique de F. A. B. Apprécia- tion	Divers	188
Rapport de l'enquête préliminaire dans la pour- suite de F. A. Baillairgé, ptre, contre A. Fi- liartreault, pour libelle		192
Le chien et l'enfant	Raoul Bonneroy	201
Hérodas, nouvel auteur classique	F. A. B.	203
La langue française	Chanoine Duilhé	203
"Traité d'Économie Politique." Appréciations	X. X. X.	204
Chronique	F. A. B.	205
Conférences sur la question ouvrière (Bibliogra- phie)	F. A. B.	208
Léon XIII et l'étude de l'Économie Politique par la jeunesse chrétienne	Léonidas	209
Les tragédies romaines de Corneille et l'éducation classique	A. Gaudefroy	210
Table des matières		215

L'action de la Jeunesse Catholique

(Extraits du discours de Mgr d'Hulst à la séance de clôture de la conférence Olivaint, 15 juin 1892.)

Après avoir félicité les membres de la conférence de leur zèle intelligent et dévoué, Mgr d'Hulst expose le sujet de son discours.

Forcé de vous parler et ne sachant que dire, je me décide à vous apporter une parole de confiance.

Eh quoi ! de confiance ? Mais le présent a-t-il jamais été plus sombre et le lendemain plus énigmatique ? Non, jamais. Et cependant, au travers de ces obscurités, il me semble discerner d'heureux présages.

En dehors de nos rangs, à nous, catholiques, j'aperçois deux groupes : les hommes de bonne foi et les hommes de mauvaise foi.

Or, je remarque que les hommes du premier groupe espèrent en nous et que les hommes du second groupe nous craignent.

Cette espérance des uns, cette crainte des autres, ce sont là deux bons signes.

I

Les hommes de *bonne foi* comptaient sur la science, sur la philosophie pour "asseoir solidement l'existence de Dieu et les principes de la morale". Malheureusement, ils ne réussissent pas à convaincre et à persuader les âmes, souvent la raison spéculative se perd dans le scepticisme.

Il est vrai. Mais, si l'on creuse plus avant dans la nature humaine, par delà la raison abstraite, on rencontre une couche plus profonde, celle qui contient l'élément moral. Et là, on se trouve en face de quelque chose de vivant, qui ne se laisse pas

nier ni détruire par l'analyse. Ah ! il est facile de disséquer un cadavre ! Mais l'être vivant résiste et se débat contre le scalpel. Vainement on essaye de démontrer à la conscience humaine qu'elle se trompe, qu'elle est le jouet d'une illusion ou l'esclave d'un préjugé, quand elle s'obstine à maintenir ces distinctions vieillies entre la droiture et la perfidie, entre le désintéressement et l'avarice, entre la lâcheté et le courage, entre l'égoïsme et le dévouement. La conscience regimbe, elle rompt ses liens, renverse son bourreau et souvent l'entraîne à sa suite, sur le chemin du sacrifice, à la recherche d'un idéal qui n'est plus un jeu d'esprit, mais qui prouve sa réalité par la domination qu'il exerce et qui nous tient attachés à sa substance par le fond de nos entrailles.

Eh bien ! cet irréductible besoin de l'homme intérieur appelle une satisfaction. Qui la lui donnera ? Il n'y a pas à s'y tromper : le christianisme, et le christianisme seul. Nos pères, il y a cent ans, s'étaient flattés de se passer du dogme chrétien. De la religion de Jésus, on aurait retenu le sermon sur la montagne, on aurait laissé la doctrine et les mystères. L'expérience a condamné cette chimère. Mesurez l'espace parcouru depuis la profession de foi du vicaire savoyard. Au point de départ, c'est une morale qui coïncide exactement avec la morale chrétienne ; au point d'arrivée, c'est un déterminisme grossier, un mécanisme sans entrailles, une apothéose scientifique des appétits. Et pourtant plus que jamais, plus vivement, plus douloureusement, plus sincèrement que jamais, on sent le besoin de la vraie morale. Alors, il faut revenir au Maître ; il faut reconnaître qu'on s'est trompé en croyant pouvoir faire sans lui ; il faut redire avec Simon-Pierre : "*A qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle !*" Mais ce retour est difficile ; et, pour y entraîner les âmes hésitantes, ce n'est pas trop de cette force cachée dans la foi vivante et féconde des croyants qui font honneur de leurs vertus à la doctrine dont ils sont les ré pondants devant leur siècle.

Les hommes de *mauvaise foi* veulent accaparer le monde de la science et nous disputer le monde du travail.

Laissons pour une autre fois cette grande question de l'influence scientifique et revenons à l'autre problème, qui n'est pas plus important, mais dont l'importance est mieux comprise du grand nombre : le problème social.

Ici, comme partout, les solutions vraies, les solutions libératrices sont entre les mains des chrétiens ; mais trop longtemps ils s'en sont désintéressés. Depuis un siècle, le progrès des sciences physiques et leurs applications à l'industrie ont amené une transformation radicale des rapports entre le capital et le travail. Devant cette révolution économique qui a son côté moral, les croyants sont demeurés d'abord spectateurs passifs et inertes. Le mouvement s'est opéré sans eux, par conséquent, il s'est fait contre eux. (1) A cette multitude d'hommes, dont la condition se modifiait si profondément, il fallait des chefs. Les disciples de l'Évangile avaient là leur place marquée ; ils ont tardé à la prendre ; d'autres l'ont occupée avant eux. Et qu'étaient-ils, ces nouveaux guides ? C'étaient des hommes sans foi. Ils ont compris que la masse populaire appartient à qui promet de la servir. Les promesses ne leur ont pas coûté ; mais ils n'avaient pas en eux l'inspiration du vrai dévouement. Un égoïsme hypocrite leur dictait les paroles flatteuses par où ils se sont emparés de la confiance du travailleur et l'ont enchaîné à leur programme de revendications violentes. En étalant des programmes séduisants, mais chimériques, ils ont enchaîné le peuple à leur fortune, et pour tromper sa faim au jour de l'échéance, ils lui ont jeté périodiquement un prêtre ou un moine à dévorer ; ils ont enseigné à leur dupes la haine de l'Église ; ils leur ont montré en elle la conseillère de l'oppression et la complice-née des oppresseurs.

(1) Les Canadiens croyants feront bien de méditer ces paroles. Ils doivent savoir se remuer et ne pas toujours attendre. Il ne faut pas craindre de recevoir quelques coups : *si vis pacem, para bellum.* F. A. B.

L'illusion a duré longtemps ; elle commence à se dissiper.

D'une part, l'ouvrier s'aperçoit qu'à manger du prêtre il ne s'engraisse pas, et que le fanatisme impie est une nourriture creuse et amère.

D'un autre côté, les chrétiens ont ouvert les yeux sur le péril social. Ils sont entrés dans la lice. Faudra-t-il redire ici des noms qui viennent d'eux-mêmes sur les lèvres ? Rappelons seulement les œuvres de ces initiateurs à qui revient l'honneur d'avoir baptisé dans la foi et dans l'amour cette science longtemps tributaire de l'égoïsme et qui s'appelle *l'économie politique*. Les cercles catholiques d'ouvriers, les unions de la paix sociale, les institutions corporatives, les tentatives généreuses et fécondes destinées à remplacer l'antagonisme par l'harmonie dans les rapports des classes, voilà leurs titres à la confiance de ceux qui formaient jusqu'ici la clientèle obligée des sectaires impies. Et plus haut encore, au-dessus du patronat converti à son devoir social, une voix a retenti : c'est la voix qui parle au nom du Christ, la voix du successeur de Pierre. Chaque année de son glorieux pontificat est marquée par quelque solennel enseignement. D'abord, il nous fait voir l'élément primordial de toute société humaine dans le mariage tel que Dieu l'a fait, tel que Jésus-Christ l'a refait ; puis, c'est le pouvoir politique dont il précise les droits et le caractère, en nous montrant l'autorité, divine dans sa source, humaine dans sa détermination : c'est la civilisation chrétienne tout entière dont il développe l'économie dans l'Encyclique *Immortale Dei* ; c'est le problème du conflit séculaire entre l'autorité et la liberté, entre le pouvoir spirituel et le temporel dont il indique la solution dans l'Encyclique *Libertas* ; c'est la société de Satan, l'antiéglise des francs-maçons dont il dénonce les complots dans l'Encyclique *Humanum genus* ; enfin, c'est la question ouvrière elle-même qu'il aborde et qu'il traite en maître dans l'Encyclique *Rerum novarum*.

Devant de tels enseignements du Père, devant de tels actes des fils, comment oser dire encore que l'Eglise a déserté la cause du peuple ? Comment méconnaître, dans les paroles e

dans les œuvres des catholiques, l'écho de cette parole d'amour qui a retenti, il y a dix-huit siècles, sur la multitude des déshérités : *Misereor super turbam* ?

Eh bien, c'est cela que les hommes de mauvaise foi ne peuvent souffrir. Pensez-y donc ! Si le monopole de la confiance populaire allait leur échapper ! S'ils allaient perdre le crédit que leur donnaient la calomnie, l'injure, versées à flots sur l'Eglise ! Si le peuple allait découvrir de quel côté sont ceux qui le servent, de quel côté ceux qui l'exploitent ! Tout serait perdu pour les démagogues ; et ce n'est pas avec leurs vertus, n'est-ce pas ? ce n'est pas avec leur désintéressement, avec leur capacité, avec leur dévouement, qu'ils répareraient leurs pertes.

C'est donc, de la part des catholiques, une prétention intolérable que celle qu'ils annoncent et qu'ils traduisent déjà dans leurs œuvres. Ou le leur fera bien voir. Déjà, la campagne est commencée. Ceux qui en doutent auraient bien fait d'assister avant-hier à cette triste et honteuse séance de la Chambre des députés où, durant quatre heures, il nous a fallu entendre des paroles de haine alternant avec de ridicules commérages.— Figurez-vous que les patrons catholiques du Nord se sont syndiqués !—Mais c'est leur droit.—Oui, mais ils ne s'occupent pas seulement de l'industrie textile dans ces syndicats, ils s'occupent du bien-être matériel et du bien moral de leurs ouvriers !—Quelle horreur !—Ils leur font faire des retraites !—Mais ils ne forcent personne.—Oh ! ils doivent forcer, c'est bien probable.—La preuve ?—La preuve, c'est qu'il y a des Jésuites dans l'affaire ; la preuve encore, c'est que, dans ces retraites, on suit les exercices de saint Ignace.—Cela devient grave.—Et, tenez, dit M. Moreau, voici le règlement de ces retraites : lever à six heures !—Oh !—Méditation à six heures et demie !—Oh ! quelle tyrannie.—Déjeuner à huit heures.—Ici, on ne trouve rien à dire. Et l'orateur continue de détailler ainsi les heures de la journée, comme s'il décrivait un supplice. Au reste, les supplices ne manquent pas : il y a des *caveaux* dans la maison de retraite ; pourquoi des caveaux, sinon pour y

renfermer les *ouvriers récalcitrants* et les mettre au pain et à l'eau.

Vous croyez que la majorité a rougi de ces niaiseries ? Point du tout. Elle a affecté une indignation et un effroi proportionnés à la grandeur du péril. Et ce n'est que bien tard, à la fin de la séance, après quatre discours accusateurs, que la défense a pu se faire entendre par la bouche éloquente d'un député catholique. Deux mots, deux chiffres lui ont suffi pour mettre à néant cet échafaudage de calomnies : sur 215 usines que comptent les villes de Tourcoing et de Roubaix, 20 seulement possèdent les institutions catholiques qu'on incrimine ; et sur les 5000 ouvriers qu'occupent ces 20 usines, 1600 seulement font partie de ces œuvres. Donc, la liberté reste entière. Ici, les propagateurs de cancanes se sont vus réduits au silence. Mais, déjà, le garde des sceaux, courant au-devant de l'obéissance, avait annoncé des mesures de répression et d'arbitraire fermeture de chapelles, poursuites correctionnelles contre les patrons chrétiens, expulsion de Jésuites. En l'entendant, la majorité a respiré : la patrie était sauvée.

Eh bien ! mes amis, il faut que ces fureurs vous instruisent. Les hommes de mauvaise foi veulent vous barrer le chemin qui conduit au peuple : forcez la barrière. Donnez raison au peuple : craintes que vous inspirez. Rien n'est pire que d'être craint quand on ne se rend pas redoutable. Allez au peuple le cœur ouvert, la main ouverte : emparez-vous de son âme, non pour l'asservir, mais pour l'affranchir.

Seulement—et ce dernier mot me ramène aux travaux de votre conférence—si l'amour a le principal rôle de cette conquête, il ne suffit pas seul. Pour être à même de servir le peuple, de le rendre plus heureux et meilleur, il faut que vous soyez en mesure d'aborder et de résoudre les problèmes de toute sorte que soulève la question sociales : problèmes scientifiques, problèmes économiques, problèmes moraux. Etudiez donc, travaillez, devenez forts, forts par l'intelligence, par le savoir ; forts par la volonté, par le caractère, forts par le désintéressement, la tempérance, l'austérité de la vie, le dédain de

cette existence facile et brillante qui séduit, égare et corrompt tant de jeunes hommes de votre âge. Il y a deux choses qui tiennent trop de place dans la vie de la jeunesse : la première porte un nom anglais, l'autre se désigne par un mot emprunté à l'argot. Vous me pardonnez de nommer ici l'un et l'autre ; c'est le *sport* et la *gomme*. Le sport aurait du bien s'il se bornait à développer les muscles sans amoindrir l'esprit. La gomme est aussi bête que malfaisante ; elle est mauvaise en tout point. Pour finir, j'emprunterai, en le retouchant quelque peu, l'éloge que, dans son récit de la bataille de Rocroy, Bossuet a fait du *valeureux comte de Fontaines*. L'adversaire de Coude "porté dans sa chaise, malgré ses infirmités, savait montrer qu'une âme guerrière est maîtresse de corps qu'elle anime." Laissons de côté, n'est-ce pas, quand il s'agit de vous, jeunes gens, la chaise et les infirmités. Mais disons qu'une âme chrétienne est maîtresse du corps qu'elle anime ; disons surtout qu'une jeunesse chrétienne est l'âme que Dieu réserve au corps social pour le dominer en lui rendant la vie.

MGR. D'HULST.

LA BERNICA.

(Revue de France)

Perdu sur la montagne, entre deux parois hautes,
Il est un lieu sauvage, au rêve hospitalier,
Qui, dès le premier jour, n'a connu que peu d'hôtes ;
Le bruit n'y monte pas de la mer sur les côtes,
Ni la rumeur de l'homme : on y peut oublier.

La liane y suspend dans l'air ses belles cloches
Où les frelons, gorgés de miel, dorment blottis ;
Un rideau d'aloès en défend les approches ;
Et l'eau vive qui germe aux fissures des roches
Y fait tinter l'écho de son clair cliquetis.

Quand l'aube jette aux monts sa rose bandelette,
Cet étroit paradis, parfumé de verdeurs,
Au-devant du soleil, comme une cassolette,
Enroule autour des pics la brume violette,
Qui, par frais tourbillons, sort de ses profondeurs.

Si midi, du ciel pur, verse sa lave blanche,
Au travers des massifs il n'en laisse pleuvoir
Que des éclats légers qui vont, de branche en branche,
Fluides diamants que l'une à l'autre épanche,
De leurs taches de feu semer le gazon noir.

Parfois hors des fourrés, les oreilles ouvertes,
L'œil au guet, le col droit, et la rosée au flanc,
Un cabri voyageur, en quelques bonds alertes,
Vient boire aux cavités pleines de feuilles vertes,
Les quatres pieds posés sur un caillou tremblant.

Tout un essaim d'oiseaux fourmille, volé et rôde,
De l'abri aux rocs mossus, et des herbes aux fleurs :
Ceux-ci tempent dans l'eau leur poitrail d'émeraude !
Ceux-là, séchant leur plume à la brise plus chaude,
Se lustrent d'un bec frêle aux bords des nids siffleurs.

Ce sont des chœurs soudains, des chansons infinies,
Un long gazouillement d'appels joyeux mêlé,
Ou des plaintes d'amour à des rides unies ;
Et si douces, pourtant, flottent ces harmonies,
Que le repos de l'air n'en est jamais troublé,

Mais l'âme s'en pénètre ; elle se plonge, entière, —
Dans l'heureuse beauté de ce monde charmant ;
Elle se sent oiseau, fleur, eau vive et lumière ;
Elle revêt ta robe, ô pureté première !
Elle se repose en Dieu, silencieusement.